

Stéphane  
Sarrade

# Au bout du chagrin

Le Bataclan, et après...

« Le sourire de Hugo semble veiller sur ces pages, comme un commandement à son père de ne jamais cesser d'espérer. »

Pascale Robert-Diard, *Le Monde*



TALLANDIER



Au bout  
du chagrin

## DU MÊME AUTEUR

*L'Énergie nucléaire en 100 questions. Pour un monde en transition*, Paris, Tallandier, 2025.

*Homo energeticus. Pour une transition bas carbone*, Paris, Éditions humenSciences, 2023.

*De la Joconde aux tests ADN, jusqu'où ira la chimie ?*, Paris, Éditions Le Pommier, 2015.

*La Chimie d'une planète durable*, Paris, Éditions Le Pommier, 2011.

*La chimie est-elle réellement dangereuse ?*, Paris, Éditions Le Pommier, 2010.

*Quelles sont les ressources de la chimie verte ?*, Paris, EDP Sciences, 2008.

Stéphane Sarrade

# Au bout du chagrin

TALLANDIER

© Éditions Tallandier, 2025  
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris  
[www.tallandier.com](http://www.tallandier.com)

ISBN : 979-10-210-6686-1

La nuit n'est jamais complète.  
Il y a toujours puisque je le dis,  
Puisque je l'affirme,  
Au bout du chagrin,  
une fenêtre ouverte,  
une fenêtre éclairée.  
Il y a toujours un rêve qui veille,  
désir à combler,  
faim à satisfaire,  
un cœur généreux,  
une main tendue,  
une main ouverte,  
des yeux attentifs,  
une vie : la vie à se partager.

*Derniers poèmes d'amour*  
Paul Éluard, extrait du recueil



*Si tu plonges longtemps  
ton regard dans l'abîme,  
l'abîme te regarde aussi.*

Friedrich Nietzsche



## INTRODUCTION

Et si l'abîme ne devait jamais se refermer ?

Hugo était mort au Bataclan 15 jours plus tôt et je venais de reprendre mon travail. Les choses se bousculaient dans ma tête et je tentais de survivre à mon chagrin. Mon directeur m'avait convoqué dans son bureau le matin de ce lundi 30 novembre 2015, avec sobriété et humanité. Malheureusement, il ne pouvait rien faire pour atténuer mon malheur mais pour tout le reste, mes collègues et lui étaient là pour moi. Je devais prendre le temps qu'il fallait pour revenir dans mon poste, des consignes avaient été passées autour de moi. Cela avait duré à peine quinze minutes et j'étais retourné à ma vie professionnelle. J'ai la chance de travailler dans un grand organisme de recherche, au sein duquel je me suis construit humainement et scientifiquement depuis vingt-cinq ans. Chercheur de formation, mon métier se confond avec une passion, celle de partager la science au service des enjeux de société.

J'avais été accueilli par mes collègues avec beaucoup de bienveillance mêlée d'inquiétude, voire de crainte. Celle de ne pas savoir quoi me dire ou surtout ne pas me dire. J'ai le souvenir de Marie-Pierre, une collègue qui m'a salué comme si de rien n'était. Quelques heures plus tard, elle est entrée dans mon bureau en pleurs, en s'excusant de ne pas pouvoir faire comme si de rien n'était et par là même laisser croire qu'elle était insensible à ce qui venait de m'arriver. Beaucoup de personnes m'ont assuré de leur soutien, souvent avec les yeux rougis. Beaucoup d'autres, je le sais, n'ont pas osé me le dire, par crainte de me déranger ou de me remettre en mémoire ces instants terribles. Ce qui est indiscutable, c'est que toutes et tous m'ont apporté une part d'énergie qui m'a permis d'avancer.

En ce lundi pluvieux, beaucoup de mes proches s'interrogeaient sur ma capacité à revenir travailler aussi rapidement après le drame des attentats parisiens et à gérer le département de recherche dont j'avais la charge à l'époque. Ils ne comprenaient pas que, finalement, reprendre une activité était devenu vital, et s'était imposé à moi comme une tentative de m'agripper à une bouée de sauvetage dans ma vie qui venait de sombrer.

Revenir aux éléments tangibles, celui de la gestion de mon unité de recherche et des projets associés, devait me permettre entre 8 heures et 19 heures de mettre mon chagrin entre parenthèses et d'entamer

un processus de survie. Cela n'a bien sûr pas été simple. Néanmoins, retrouver un semblant de structure dans le chaos qui s'était installé dans ma tête m'aidait.

Mercredi 2 décembre, j'avais un déjeuner prévu de longue date au restaurant d'entreprise avec un collègue et ami, Roland, un astrophysicien et passeur de sciences lumineux. Il avait vraiment insisté pour maintenir cette rencontre et je savais que passer un peu de temps avec lui me ferait du bien. Nous avons l'habitude de ces déjeuners où nous refaisons le monde avec conviction et engagement. Cette fois-là, l'heure n'était pas à la légèreté mais les paroles de mon ami furent déterminantes. Au milieu du repas, il prit un ton plus grave que d'habitude et me livra le fond de sa pensée.

– « Stéphane, toi et moi avons été formés à trouver du sens aux choses, c'est notre métier de chercheur et c'est ce que nous tentons d'expliquer à nos collègues et à nos étudiants. Tu vas donc essayer de trouver du sens à cette tragédie et tu risques de te consumer. Est-ce que pour la première fois de ta vie tu serais prêt à accepter que tu es face à une situation qui n'a pas de sens ? »

De nombreuses années plus tard, cette phrase résonne encore dans ma tête car effectivement Roland avait mis le doigt sur cette blessure vive, celle du sens. Cette phrase m'a sauvé la vie.

Perdre un enfant n'est pas dans le sens de la vie. Nous accompagnons nos parents et nos grands-parents vers un monde que nous espérons meilleur ou un repos éternel. Nos enfants feront de même pour nous. Enterrer un enfant est déjà une aberration faite à notre évolution et surtout à notre mémoire. Il n'y a pas de graduation dans le chagrin et perdre un enfant, quelle qu'en soit la cause, maladie, accident, suicide, overdose... demeure une plaie qui ne se referme pas.

J'en ai eu conscience immédiatement après la disparition de Hugo et je me suis interrogé sur ma capacité à survivre à mon propre chagrin. J'imaginai alors que, pour pouvoir me reconstruire, il était absolument nécessaire de trouver du sens à tout cela. Mais interroger le sens c'est d'abord poser des questions. Comment est-il possible que parmi les terroristes du Bataclan il puisse y avoir des jeunes Français, du même âge que Hugo ? Des enfants de la République, qui étaient allés à l'école de la République et à qui notre société et l'éducation n'ont pas su donner une alternative possible à une idéologie mortifère... Tout cela était d'une naïveté confondante de ma part, mais j'avais besoin de me poser la question existentielle : à partir de quel moment cela s'est mis à déconner ? Et pourquoi je n'ai rien vu, ou rien voulu voir ?

À la question « Croyez-vous en Dieu ? » Albert Einstein avait répondu en 1954 d'une manière

définitive dans une lettre restée célèbre : « Je crois au Dieu de Spinoza, qui se révèle dans l'harmonie légitime du monde, non pas en un Dieu qui se préoccupe du destin et des actions de l'humanité. » Je m'inscris humblement dans cette vision qui exprime aussi que « le mot Dieu n'est pour moi rien d'autre que l'expression et le produit des faiblesses humaines ».

De culture catholique de gauche, j'ai été élevé dans mes Landes natales, avec l'idée légitime que l'on pouvait « bouffer du curé » dans une tradition radical-socialiste classique mais aussi se faire enterrer à l'église. Au milieu de cet équilibre social, l'éducation pouvait être le moyen de s'émanciper et de s'ouvrir au monde. Tout ceci semble maintenant tellement dépassé, mais je ne peux toujours pas concevoir que quelqu'un puisse tuer au nom de Dieu, dans mon propre pays ni ailleurs.

« La réalité c'est ce qui continue d'exister lorsqu'on cesse d'y croire », disait en substance Philip K. Dick, et la réalité est que nous avons eu les atrocités commises par Mohammed Merah, les tragédies de Charlie Hebdo, Paris, Nice... Il m'était donc indispensable de tenter d'aborder la radicalisation et ses mécanismes, pour me rendre compte que cela n'est pas l'unique apanage des banlieues oubliées et des familles défavorisées.

Tout cela n'a pas de sens et pourtant, Roland avait raison, j'ai essayé depuis dix ans de trouver un sens possible, ou plus modestement de donner

du sens à ce qui n'en avait pas, pour tenter de me reconstruire. Mais il y avait une dimension supplémentaire à laquelle je n'étais pas préparé.

Jeudi 26 novembre 2015, les funérailles en mémoire de Hugo ont eu lieu à la cathédrale Saint-Pierre de Montpellier, où il vivait. Environ 600 personnes s'étaient rassemblées, la famille, les amis venus de toute la France mais aussi des personnes voulant témoigner de leur soutien fraternel. La cérémonie a eu lieu en présence des officiels du clergé et de la République, dont on nous a expliqué qu'ils devaient être au premier rang du fait de leurs fonctions, mais aussi l'imam du quartier de la Paillade et des représentants du culte protestant. À ma demande, une bannière bleu blanc rouge était bien visible, pour mettre en lumière la fraternité dont nous devons réaffirmer l'importance. La cérémonie fut digne et très émouvante puis vint le moment insoutenable où, depuis la nef, nous avons suivi le cercueil en bois clair recouvert d'un lys blanc. Arrivés au niveau des portes de la cathédrale, nous avons été aveuglés par des centaines de flash qui se sont mis à crépiter, dans tous les sens. Caroline, ma femme, s'est interposée pour éviter que les photographes n'entrent dans la cathédrale et elle a été interpellée sèchement : « Hugo Sarrade est un personnage public, donc nous pouvons faire notre travail comme nous l'entendons... »

À ce moment précis, j'ai expérimenté dans ma chair ce que je subodorais depuis plusieurs jours, à savoir que, au-delà d'un deuil personnel, la perte de Hugo, je devrais aussi faire face à un deuil de dimension nationale. Celui qui tournait en boucle dans les médias depuis une semaine et qu'il faudrait gérer, ou duquel pour échapper il faudrait s'isoler du monde.

Le chemin parcouru pendant ces dix ans est une histoire de chagrin, d'amour, de résilience et de mémoire. À chaque nouvelle étape que je traversais, je me suis demandé si Hugo aurait été fier de moi, si je ne trahissais pas sa pensée et ses valeurs, bref que « je ne lui foutais pas la honte », comme il aurait sûrement pu me le dire avec son sourire habituel.

Le plus important demeure que ce chemin a été possible car il n'a jamais été solitaire. Ma femme Caroline et notre petit garçon Ruben, qui est devenu grand, ma famille, Nicole ma maman et mes sœurs, Barbara et Alexandra, mes frères de cœur, Christophe, Rodolphe, Pascal, et mes amis et collègues que ma carrière a mis sur ma route. Toutes et tous ont formé les quatre pieds d'un tabouret sur lequel j'ai pu m'asseoir au moment où l'énergie et l'espoir venaient à manquer. J'ai eu cette chance, et j'en suis conscient, de pouvoir rester debout, même si de temps en temps j'ai mis un genou à terre.

Ce chemin n'a rien d'exemplaire, c'est juste celui tracé par l'amour d'un père pour son fils, avec la

volonté de retarder le moment inexorable où l'image, la voix et le rire de Hugo s'estompent. Je caresse l'espoir qu'un jour j'arriverai au bout du chagrin, comme dans le poème de Paul Éluard, mais d'ici là je m'accroche aux bonheurs que ce chemin m'a permis de vivre à travers des aventures humaines qui m'ont transporté. C'est cela dont je veux témoigner.

Fallait-il une fois encore plonger mon regard dans le gouffre de ma mémoire avec le risque que l'abîme nietzschéen me regarde ? Je me suis souvenu que le D<sup>r</sup> Michel, le psychologue qui m'a accompagné après la mort de Hugo, m'a un jour désarmé par la simplicité de sa réponse aux multiples questions que je me posais sur ce qu'il fallait ou ne fallait pas faire. Il m'avait dit, avec toute la sensibilité et la douceur dont il était capable : « Si vous le sentez, faites-le et l'inverse reste vrai. Dans tous les cas c'est votre jugement qui doit prévaloir. »

Alors, j'ai rassemblé mes souvenirs, ouvert mon ordinateur portable et commencé à effleurer mon clavier pour tenter de mettre les mots bout à bout...

## CHAPITRE PREMIER

# Les heures qui ont suivi

« Vis comme si tu étais déjà mort. »

Proverbe japonais

Cela aurait dû être une belle soirée...

Une soirée de fête qui annonçait un week-end en famille au cœur de l'automne 2015.

En début d'après-midi du vendredi 13 novembre, Hugo quittait la faculté des sciences de Montpellier, où il étudiait en master d'informatique, pour rejoindre Paris par TGV afin de passer une fin de semaine mêlant famille et musique. Il avait prévu d'assister à deux concerts parisiens durant le week-end, dont le soir même le fameux concert des Eagles of Death Metal, qui se tenait au Bataclan. Ce groupe était largement inconnu pour moi, mais l'excitation qu'avait Hugo depuis plusieurs semaines pour cet

évènement rock m'attendrissait et il m'avait astucieusement convaincu de lui financer le billet, arguant qu'une occasion pareille ne se reproduirait pas de sitôt. Âgé de 23 ans, Hugo pratiquait la guitare électrique depuis une dizaine d'années. Il avait monté un groupe avec ses copains d'enfance, Organic Hub, et ensemble ils s'essayaient dans le registre étroit du punk rock. Farouches et déterminés, ils avaient écumé les festivals de musique européens, revenant à chaque fois avec une grosse fatigue et un nouveau tatouage. Mais la performance du Bataclan, c'était autre chose. Je m'étonnais car Hugo avait prévu d'aller seul à ce concert, laissant ses copains à Montpellier. Il m'avait expliqué que c'était un plaisir particulier de participer à un concert sans connaître personne, en se focalisant sur la musique, une sorte de communion solitaire avec le rock et ses adeptes.

Arrivé en fin d'après-midi à Paris, Hugo était passé à mon appartement pour déposer ses affaires et son ordinateur, embrasser son petit frère et papoter avec Zoé, la baby-sitter. Les deux frangins avaient 21 ans d'écart et manifestaient déjà une connivence troublante. Cela augurait d'une complicité bienveillante et génératrice de bêtises assumées.

Hugo a quitté l'appartement vers 19 heures pour se diriger vers le Bataclan. Nous avions prévu de nous retrouver vers 23 heures à l'appartement pour un dîner tardif et commencer à profiter du week-end familial.

Enfin, parmi les lecteurs il y a sûrement des personnes qui ont vécu de près ou de loin les attentats du 13 novembre 2015 à Paris et d'autres qui ont découvert une partie de ce qui s'est passé, ce soir-là et ensuite, à travers les pages précédentes. Je vous remercie chaleureusement d'avoir invité Hugo dans votre voyage à travers ces heures sombres qui ne devront jamais oblitérer l'espoir.

Selon Honoré de Balzac, l'espoir est une mémoire qui désire. Je vous remercie toutes et tous de porter ce désir le plus longtemps possible.

## TABLE

Introduction .....	11
Chapitre premier. – Les heures qui ont suivi ....	19
Chapitre 2. – Les jours qui ont suivi.....	35
Chapitre 3. – Les semaines qui ont suivi.....	57
Chapitre 4. – Les mois qui ont suivi.....	73
Chapitre 5. – Les années qui ont suivi.....	93
Chapitre 6. – Le procès .....	117
Épilogue. – Au bout du chagrin .....	145
Remerciements .....	153